

Sur le chemin vers le monument prussien érigé en souvenir du général Lestocq, quelques prises de vues au vol, nous sommes sur la zone des combats. La frontière polonaise est toute proche ; le sud du champ de bataille est en Pologne. Le durcissement des relations Russie-Europe limite les mouvements de part et d'autre de la frontière. Les petits arrangements essence contre cigarettes et biens de consommation ne peuvent plus se faire au désespoir des frontaliers.

Possible zone de départ de la grande charge de Murat



« Il [Napoléon] fit demander Murat : eh bien Murat, nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? Aussitôt Murat prit la tête de quatre-vingt escadrons de chasseurs, de dragons et de cuirassiers et il lança cette masse de cavalerie sur l'infanterie russe.

Les dragons de Grouchy se trouvaient en tête et ils parvinrent à refouler la cavalerie qui précédait la colonne d'infanterie russe. A ce moment arriva le général d'Hautpoul, guidant vingt-quatre escadrons de cuirassiers, suivi d'une masse de dragons. Tous chargèrent avec impétuosité et, après plusieurs essais, ils parvinrent à creuser une brèche dans l'infanterie russe où se précipitèrent de nombreux escadrons. La mêlée devint affreuse ; les cavaliers sabraient les Russes qui se défendaient avec opiniâtreté. Une réserve d'artillerie, préparée par l'ennemi à l'orée d'un bois commença à tirer sur les combattants étroitement mêlés, tuant amis et ennemis. C'est à ce moment que le général d'Hautpoul fut tué par un biscaïen.

Le général Lepic lança alors les grenadiers à cheval de la Garde sur les groupes de fantassins russes qui se défendaient encore. Napoléon voyant ses grenadiers comme submergés par l'ennemi dit : Lepic est avec eux, ils rentreront ! Celui-ci, plusieurs fois blessé, ayant perdu les deux tiers de son effectif, vint faire son rapport à Napoléon qui ne put dissimuler son émotion. »

Jean THIRY : EYLAU-FRIEDLAND-TISIT, pp.78-79.

« Et le soir, l'Empereur nous ramena à notre position de la veille et fut enchanté de sa Garde et dit au général Dorsenne : tu n'as pas plaisanté avec mes grognards, je suis content de toi, les Russes sont battus. Mais nous avons souffert beaucoup. Nous établîmes nos feux et celui de notre sauveur qui avait couru les dangers comme nous, et la faim et le froid nous fit passer une mauvaise nuit. »

Cahiers du capitaine COIGNET, p. 182.

Le monument prussien est le seul monument élevé sur le champ de bataille. Erigé en 1856, complété en 1907 de deux canons pris aux Français en 1870, c'est un fin clocher de 11 mètres de haut fait de grès gris clair, de style néo-gothique. Il se dresse dans l'alignement d'une sombre allée d'arbres aux troncs effilés et noirs, sur un ciel de plomb.

Le silence est total. Personne sauf nous, pas de traces dans la neige. De fait nous sommes sur une position française que les Prussiens n'ont jamais occupée. Est-ce une volonté prussienne de démontrer que la victoire fut de leur côté ? 1856 est en pleine période de pangermanisme. Il est dédié aux courageux compagnons de combat de Bennigsen, Lestocq et Dierike. Ce monument a survécu à la deuxième guerre mondiale.



Notre dernière visite est au cimetière de la ville où sont regroupés les dépouilles retrouvées lors de travaux ou de fouilles. A l'entrée, un monument à tous les hommes tombés à Eylau réunit les adversaires. Un peu plus haut, une tombe cachée sous la neige abrite les Français, à proximité d'un rocher orné d'une plaque en souvenir des 4<sup>ème</sup>, 24<sup>ème</sup>, 44<sup>ème</sup>, 63<sup>ème</sup> et 108<sup>ème</sup> de Ligne. Un peu en retrait, une tombe pour les Russes. L'endroit est isolé, presque oublié sauf de ceux qui savent.

On dégage la neige pour déposer des bouquets aux couleurs françaises et russes. Nous sommes seuls, les pieds dans la neige, le froid nous prend la nuque, à moins que ce soit l'ombre des morts. Sans autre forme de cérémonie, on chante une Marseillaise un peu serrée dans les gorges et Pantchenko accompagné de Toma, l'associée russe de Simon Doillon, nous chantent le vieil hymne des Tsars. C'est beau. Ces deux chants viennent du fond de nos histoires respectives, c'est simple et sobre, c'est un geste de souvenir et de respect. Une

gerbe tricolore est déposée sur la tombe des français, une gerbe aux couleurs de la fédération de Russie sur celle des russes.

Le drapeau russe créé par Pierre le Grand en 1709 puis remplacé par d'autres couleurs a été adopté en 1993. Aux temps de Pierre le Grand, il symbolisait la puissance, la vierge mère, la liberté et l'indépendance. Aujourd'hui il signifie la paix, la fidélité et le sang versé pour la patrie.





La nuit est tombée, le froid marque nos joues, la fatigue de cette grande journée commence à faire effet. Une pause réconfortante dans l'auberge à côté du buste de Bagration nous réchauffe le cœur. L'accueil y est très chaleureux.

Il fait nuit, la journée a été longue, très riche de découvertes, il est temps de regagner Kaliningrad et notre hôtel. Une heure de route suffit à nous requinquer et c'est avec plaisir que nous découvrons le Kaliningrad Hotel. Il est neuf, beau, les chambres sont spacieuses et le personnel parle anglais.

Demain nous ne parcourons pas le champ de bataille à la recherche des blessés, nous ferons un saut dans le temps, en juin 1807 pour visiter Friedland et ses environs.

*« La cavalerie de la Garde était rentrée ; le reste était en bataille. La plaine est immense et sur son fond de neige on peut facilement considérer les corps combattants, l'infanterie alignée, la cavalerie toujours prête à donner. Les mouvements des troupes, l'éclat des armes, les manœuvres et le feu de l'artillerie, les hommes qui marchent, les cadavres innombrables de ceux qui ont cessé d'être, etc. ... quel spectacle à la fois curieux et déchirant ! Au revers du cimetière, du côté de la plaine, le sang avait terriblement coulé ; c'était celui des Russes. Autour de l'église, dans la ville, dans les cours, les maisons, partout enfin, on ne voyait que cadavres et chevaux morts ; les voitures passent dessus ; les parcs d'artillerie les hachent et écrasent les crânes et les membres. ... »*

*J'ai trouvé le service chirurgical de nos hangars en pleine activité, mais quel service ! Des jambes, des cuisses, et bras coupés, jetés avec les corps morts devant la porte ; des chirurgiens couverts de sang ; des infortunés ayant à peine de la paille pour eux et grelottant de froid ! »*

Baron PERCY : journal de campagnes, pp. 165-166.

*« un père qui perd ses enfants ne goûte aucun charme de la victoire. Quand le cœur parle, la gloire même n'a plus d'illusion. »*

Napoléon, 12 février 1807.

Friedland

Lundi 9 février 1807 : « *Le lendemain, vers midi, l'Empereur, une barbe de deux jours, les vêtements maculés de boue, parcourt le champ de bataille. Une véritable boucherie, un horrible charnier s'offre à ses yeux. Plus de 40 000 morts ou blessés gisent ou agonisent. Partout des chevaux éventrés, des canons brisés ou des corps entremêlés parmi lesquels se trouvent des blessés qui appellent à l'aide. L'Empereur fait des efforts pour éviter que son cheval ne foule à ses pieds tant de restes humains. Sous le choc, nerveusement épuisé, certains affirment l'avoir vu pleurer. Il donne des ordres pour que le plus grand nombre possible de blessés soient secourus.* »

Extrait de Napoléon Bonaparte sous la direction de Dimitri CASALI, p. 189.

Aujourd'hui, nous allons faire un raccourci d'histoire pour visiter le champ de bataille de Friedland, nous le verrons sous la neige alors que le 14 juin 1807 il faisait beau. La ville de Friedland est à 50 km de Kaliningrad et s'appelle Pravdinsk en 2017.



Le paysage défile blanc, bistre, gris et noir, plat, sans beaucoup de vie en dehors de la circulation automobile. Simon Doillon en profite pour raconter l'aventure de son entreprise de voyages créée après un voyage initiatique en Russie en camping-car en 1984. Attiré par le Canada et ses steppes glacées, il a été détourné par l'attrait de l'ambiance russe et des paysages. Depuis, il exploite sa société en famille et réalise avec sa fille des expéditions jusqu'en Chine au travers de la Sibérie ou vers les îles Solovki, le Goulag. Il nous fait rêver avec un projet « *sur les traces de Michel Strogoff* »...

Thierry Choffat reprend le fil du récit de la campagne de 1807 en repartant du 8 février soir, dans la petite maison de campagne occupée par Napoléon à Eylau. Cette modeste maison, l'une de celles qui ont échappé à l'incendie, lui sert de palais impérial pendant 6 jours. Le 9 au matin, il parcourt longuement le champ de bataille couvert d'épaves, de débris, souillé par le combat : neige rougie par le sang, jaunie par la boue sableuse, noircie par la suie, piétinée par les chevaux et les hommes, salie par la fureur du combat. Au total, 40 000 hommes ont été mis hors de combat, tués ou blessés, 30 000 Russes, 10 000 Français dont 1000 prisonniers et 2700 à 3000 tués. Des milliers de chevaux gisent mêlés aux hommes. Les généraux D'Hautpoul et Desjardin ont été tués. Du 14<sup>ème</sup> de Ligne, 106 haut-marnais et 116 haut-sânois ont été tués. Eylau ne finit rien. Il va encore falloir se battre.

La campagne va devoir se poursuivre. Cela fait 4 mois que Napoléon a quitté Paris, il espérait régler le compte des Russes à Eylau. Il leur a porté un coup très rude mais il faut encore détruire l'armée russe. Pour préparer la suite, il envoie Savary à Ostrolenka. L'épuisement, les matériels à réparer, le froid puis le dégel qui rendra les routes impraticables, obligent à un arrêt des combats.

*« Epuisé nerveusement , Napoléon suspend les opérations. Il s'installe au château de Finckenstein. De là, il prépare un nouveau plan de campagne contre le tsar : Sébastiani à Constantinople, Marmont en Dalmatie, Gardanne envoyé auprès du Shah de Perse à Téhéran, doivent détourner une partie des forces russes vers l'Orient. ... Dans le même temps, Napoléon renforce ses effectifs. La vie matérielle reste difficile : les transports sont paralysés par le manque de chevaux et la médiocrité du réseau fluvial. D'où le problème persistant de ravitaillement qui provoque la multiplication des déserteurs et des pillards; - Si j'avais à Osterode six mille quintaux de farine, je serais maître de mes mouvements - soupire Napoléon le 8 mars 1807 ».*

Jean TULARD : *Napoléon*, p. 193.

Le 17 février Napoléon est à Osterode pour y prendre ses quartiers d'hiver. Il gouvernera l'Empire depuis cet endroit. Le corps d'Augereau est dissous, c'est la première fois que cela arrive. Il faut par ailleurs assurer une remonte de 10 000 chevaux pour la cavalerie et l'artillerie. Napoléon souhaite garder les Russes en haleine et ordonne à Ney de rester au contact et de les pousser à la faute. Bennigsen a affirmé au tsar qu'il n'a pas été battu : *« l'Aigle a baissé la tête grâce à la bravoure des soldats »*. Il réoccupe Eylau laissé libre. Puis, après avoir décrété la création des bataillons du train des équipages qui donneront naissance à l'Arme du Train, Napoléon s'installe au château de Finckenstein où la vie de cour reprend ses droits. La Grande Armée reprend des forces, se reforme, le 7<sup>ème</sup> corps est créé. Le 27 mai, le maréchal Lefebvre s'empare de Dantzig, place forte prussienne, saisit d'immenses approvisionnements et de ce fait réduit la longueur des lignes de communication françaises.



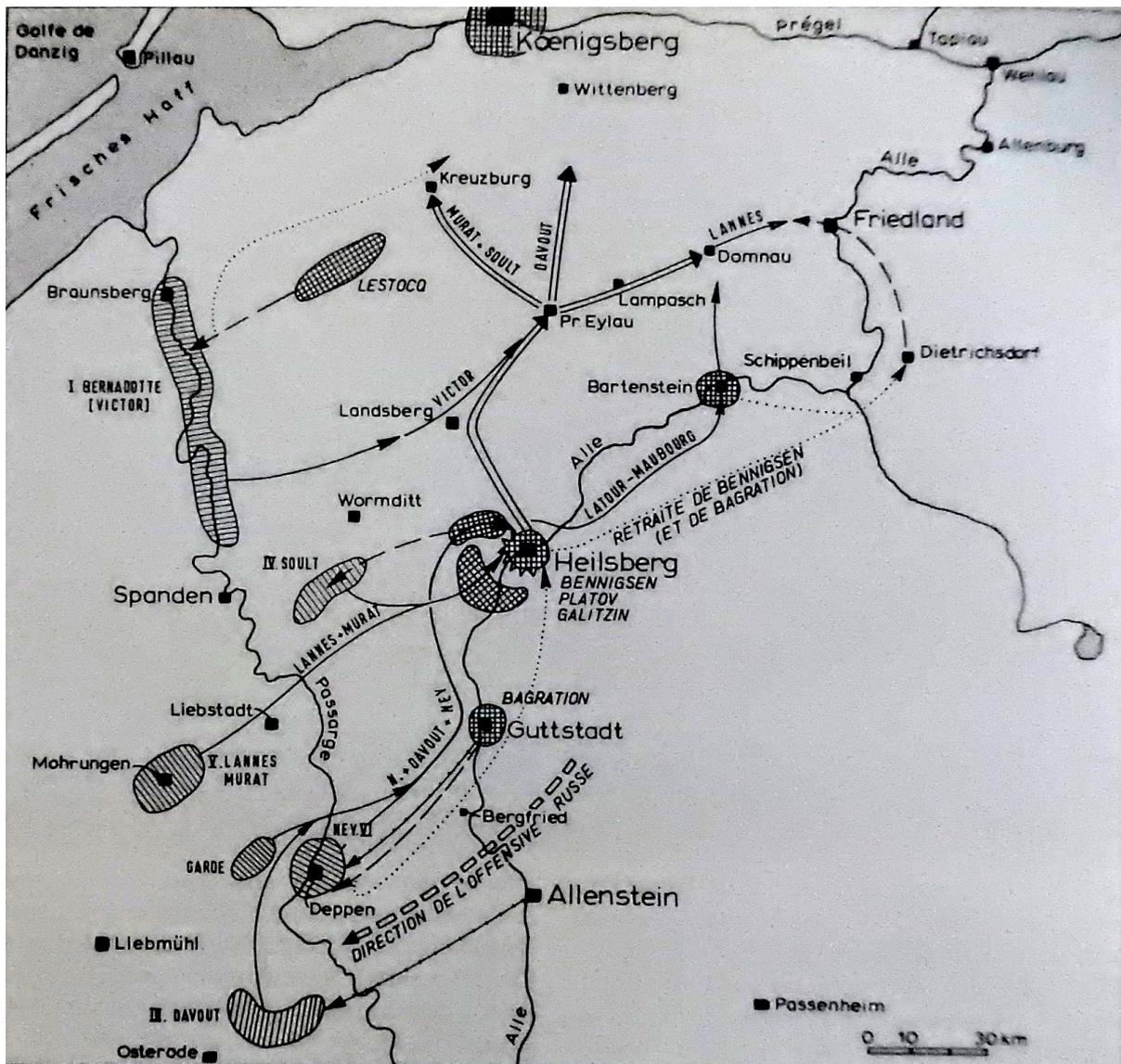
*« Le 27 mai, vers 9 heures, le maréchal [Lefebvre] , à la tête d'une troupe composée d'un bataillon et d'un escadron de chacun des corps ayant participé au siège, faisait une entrée solennelle dans la ville. Mais la dignité de l'évènement n'enleva rien au triste spectacle de la désolation qui s'offrait au regard des vainqueurs. ... La population avait beaucoup souffert pendant le siège et la ville était d'une saleté repoussante. A 14 heures, comme pour saluer le défilé des vainqueurs, l'orage et la pluie s'invitèrent à la fête. ...*

*Le maréchal avait souhaité que pénètrent dans la ville, derrière lui et son état-major les troupes du Génie de Chasseloup. Au cours du siège, celles-ci avaient perdu le tiers de leur effectif. Elles avaient hautement gagné le droit d'être honorées. »*

Christian FILEAUX : *le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig*, p. 211.

Carte du théâtre d'opérations  
 Manœuvre de Napoléon face à l'offensive russe  
 6-13 juin 1807

\*\*\*\*\*



Extrait de l'atlas de la Grande Armée de QUENNEVAT, p. 82.

Fin mai, les Russes commencent à bouger et tentent de franchir la Passarge en plusieurs points le 6 juin. Le 7, Napoléon déclare : « *dans huit jours, tout sera fini* ». Il a calculé toutes les variantes de son plan de campagne. Ney recule pour attirer les Russes, Murat les accroche à Heilsberg. Napoléon voulait profiter de cette occasion. Les combats sont très durs : 30 000 Français opposés à 90 000 Russes. Murat en perd sa botte et Lassalle le dégage à coups de sabre, les Français perdent 9000 tués et blessés. Napoléon arrive en fin de journée, rétablit le désordre et fait rallier le corps de Davout et la Garde. Bennigsen craignant l'encerclement rompt le contact. Napoléon est furieux, c'est une victoire mais une occasion manquée pour détruire définitivement l'armée russe.

Bennigsen retraite le long de l'Alle. Napoléon cherche à lui couper la route de Königsberg. Le 12, les Français sont de retour à Eylau, repris sans combat, le 13 Bennigsen commence à franchir l'Alle sur 3 ponts de bateaux à Friedland pour prendre la route de Königsberg. Napoléon comprend que ce faisant les Russes commettent une erreur, ils vont faire franchir leur armée alors que les Français sont au contact. Le 14 devra être le jour décisif.

*«Le 13 juin 1807, la veille de Friedland, le général baron Paulin, aide de camp du général Bertrand, fut chargé par Berthier de porter au maréchal Lannes, l'ordre de tenir les Russes en échec jusqu'à l'arrivée de l'Empereur, qui ne devrait guère avoir lieu qu'à midi :*

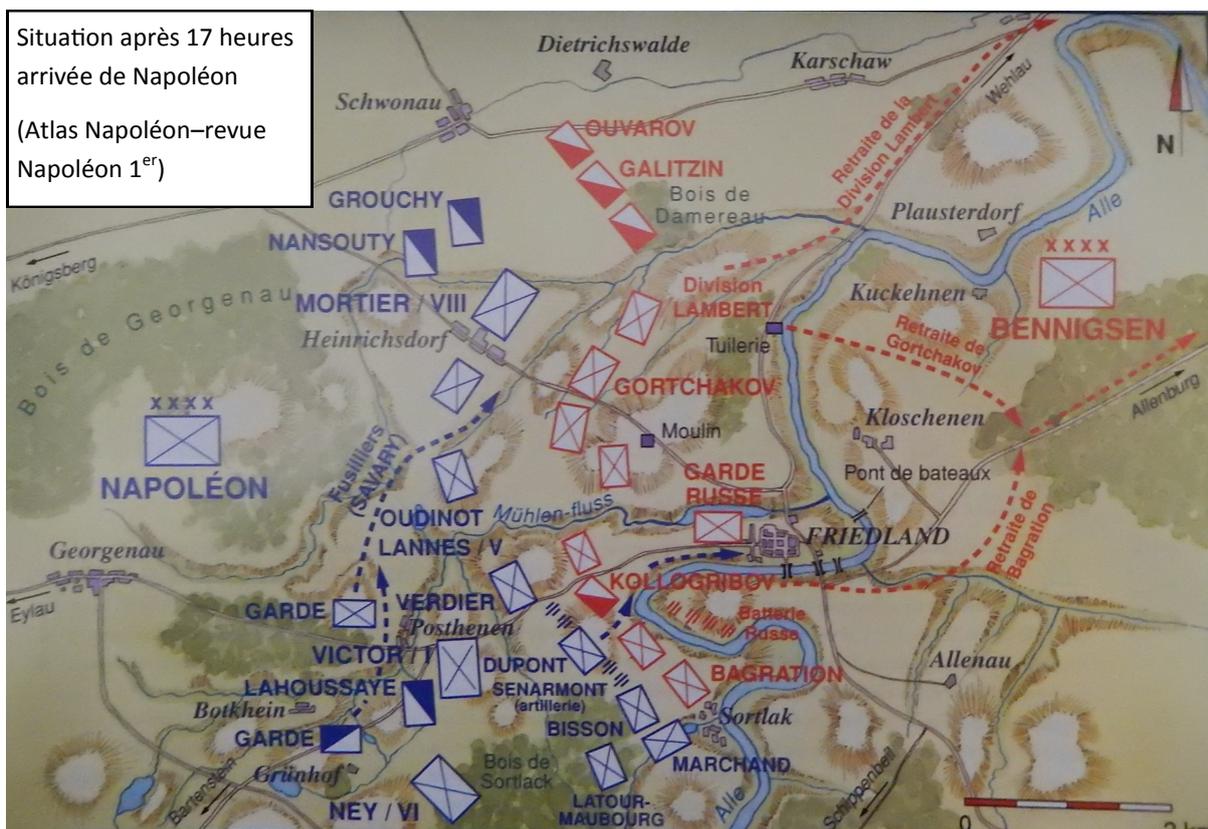
*.... Porteur de cet ordre, que m'avais confié le prince Berthier, je sortis d'Eylau à la nuit tombante,. J'étais sans guide polonais, sans ordonnance de cavalerie, je n'avais même pas de domestique. Il fallait arriver à Domnau où se trouvait , à trois lieues d'Eylau, le quartier général du maréchal Lannes. Ma carte sous les yeux, après avoir examiné avec soin la direction à suivre, j'enfile un chemin que je crois devoir me conduire à mon but. Me voilà dans l'obscurité, galopant dans un chemin de traverse raviné, d'un tracé incertain, abandonné à mes propres ressources.... Et heureusement ce qui devait arriver, c'était que je rencontre tout juste le général Lannes.... »*

Lt-col De Philipp : le service d'état-major pendant les guerres du Premier Empire, p. 211.



Dès le matin Lannes engage le combat. Les Russes sont en train de franchir, une partie est déjà sur la rive gauche. Ils ont établi une puissante artillerie sur la rive droite pour couvrir leur opération. Lannes conduit avec 10 000 hommes un combat agressif, contient la cavalerie russe sur la route de Königsberg au nord-ouest du champ de bataille, et avance vers Friedland par le sud. Des renforts le complètent progressivement : corps de Mortier et cavalerie.

A onze heures Napoléon arrive, mesure la situation, félicite Lannes de sa hardiesse tout autant que de son coup d'œil. Il patiente avant de déclencher la véritable bataille car on ne prend pas l'ennemi en défaut deux fois ; il attend le meilleur moment. Nous sommes le 14 juin, date anniversaire de Marengo. A 17 heures, Il engage toutes ses forces, fait pousser Lannes sur Friedland pour saisir les ponts et couper la retraite des Russes, envoie Sénarmont avec l'artillerie de la Garde devant l'infanterie. 40 pièces vont conduire un assaut d'artillerie en progressant de position en position à 120 pas des Russes et écrase de mitraille et de boulets les Russes englués sur les points de passage. 3600 coups de canon seront tirés en 3 heures environ, ce qui fait un coup toutes les deux minutes par pièce, performance très estimable aux yeux d'un artilleur. Les ponts de bateaux sont détruits, le pont en bois également. Les Russes sont pris au piège. C'est la débandade. Ney se bat « *comme un lion* » et prend Friedland.



« Des efforts incroyables furent faits de part et d'autre ; c'était une horrible boucherie, surtout sur le centre de la ligne russe qui couvrait la ville ; une batterie de trente bouches à feu commandée par le général Sénarmont, contribua fortement à l'ébranler. Enfin, cette ligne fut enfoncée, coupée, repoussée dans la ville et rejetée au-delà du pont, et la droite de l'armée russe, séparée du reste de l'armée par cette manœuvre, fut détruite plus tard au milieu des efforts inouïs qu'elle tenta pour rejoindre le pont et retraverser la rivière.

Général BOULART cité par BOURACHOT, in témoignages 1805-1815, p.80.

Détails du tableau d'Horace Vernet : Napoléon sur le champ de bataille de Friedland

Napoléon de D. CASALI et D. CHANTERANNE, pp. 116-117.

« Il est 17 heures, Napoléon est accompagné de ses deux fidèles généraux, Oudinot tête nue, et Nansouty, impassible. L'Empereur ordonne à ses généraux de se jeter dans la bataille et d'achever la manœuvre tactique. Ainsi, leurs premières divisions respectives, composées de cuirassiers et de carabiniers pour Nansouty, de grenadiers et de voltigeurs pour Oudinot, vont déferler sur l'ennemi et donner le coup de grâce. »



« Des officiers russes s'avancent, battus et le regard vide, ils implorent le pardon de leur nouveau maître. Ils se trouvent sous la surveillance d'un cuirassier qui porte des étendards ennemis et d'un hussard en uniforme rouge qui tient leurs épées en signe de reddition. Le canon qui les sépare de leur vainqueur rappelle le rôle fondamental joué par l'artillerie commandée par Sénarmont, elle fit échouer les dernières tentatives russes. Derrière eux, l'infanterie en rangs serrés, fusils sur l'épaule, monte au combat pour donner le coup de grâce aux Russes. »



Un seul ordre pour les Russes : « *Sauve qui peut* ». Les Russes se ruent vers un gué au nord de Friedland, les pertes sont immenses. L'Armée russe est détruite. Eylau est effacée, les pertes vengées. Les Français rétablissent les ponts et poursuivent les débris de l'armée de Bennigsen. Deux jours après Königsberg tombe aux mains des Français et les Russes ont repassé leur frontière. Ce sera alors à la diplomatie de jouer à Tilsit.

Le temps de ce récit nous avons parcouru un cinquantaine de kilomètres, dépassé de petits villages, maisons individuelles parfois très colorées, jaune, orange, vert, bleu ou rouge. Des enclos de bois entourent les maisons, quelques poulaillers, cabanes ou ruches les parsèment, des églises en ruine par endroits, des églises orthodoxes neuves ou en construction, des chiens, des véhicules enneigés, des épaves aussi, des bouts de quelque chose qui dépassent de la neige. Des nids de cigognes perchent sur les poteaux électriques. Des tuyaux de gaz courent le long des façades. Peu de gens. Rien de très gai, d'autant que le ciel est plombé.

Halte dans un village enneigé, bien calme. Ce n'est pas la veille de l'été 1807, en février 2017, point de poussière à l'horizon, point de cavalerie légère en reconnaissance. Tout est tranquille. Le colonel Chabert tente bien d'appeler Balzac au téléphone public, mais rien au bout du fil pour rendre compte que nous sommes à vue de Friedland. Une erreur nous fera penser que nous sommes à Posthenen au centre du dispositif de Lannes. L'examen de la carte fait rétablir la vérité : nous sommes à la sortie Est de Heinrichsdorf sur la route de Königsberg. Posthenen est sur la route d'Eylau à Friedland.



C'est dans et autour de ce village tenu par le général Lambert que se sont déroulés de violents combats de cavalerie. Mortier s'en empare et ferme la route de Königsberg. Grouchy s'y distingue avec ses cavaliers. On suit un chemin en lisière du village, les pieds dans une neige gelée mais pas trop profonde. On traverse un ou deux ruisselets gelés. Le paysage donne l'impression d'être plat alors que les hachures de la carte ancienne semblent indiquer un relief plus marqué. Devant nous, une vaste étendue déserte où la cavalerie s'est affrontée.



C'est là que Souvarov a déployé son corps d'armée. Dans cette plaine une partie des 200 canons russes qui avaient franchi l'Alle étaient en batterie. A un peu plus de 3000 mètres, vers l'Est, dépassant des arbres, le clocher de Friedland, à ne pas confondre avec une tour isolée en briques. Entre nous et Friedland, le thalweg du ruisseau des moulins et de l'étang qui coupe en deux le

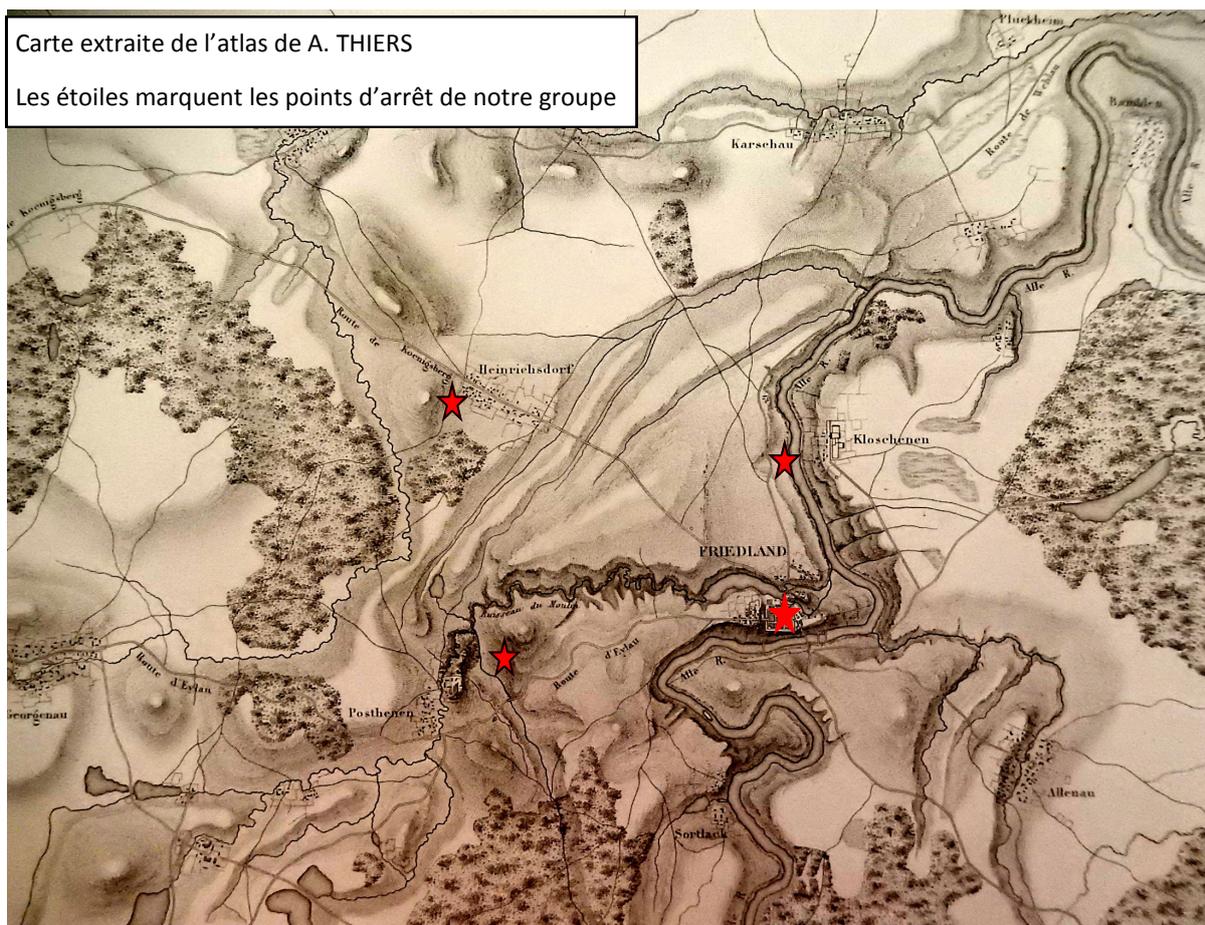
champ de bataille, obstacle pour les Russes qui avaient établi des ponts sur ce ruisseau.

Notre groupe commente le paysage, les mains dans les poches, caquette comme un état-major, propose des avis divers, essaye de se conformer à l'avis du chef, discute, se disperse. Les oreilles frisent au vent frais. Il fait  $-12^{\circ}$  C. Quelques chevaux fouillent la neige, un brave husky nous observe du haut d'un tas de sable. L'état-major s'est rafraîchi, a pensé, remballé ses cartes et se réfugie au chaud dans l'autobus. Le chef a parlé : direction Friedland, Lannes attend !



Carte extraite de l'atlas de A. THIERS

Les étoiles marquent les points d'arrêt de notre groupe



Rapidement nous sommes à vue de l'étang gelé, le thalweg est bien marqué, c'est un vrai obstacle. L'église domine le village. Sa silhouette ressemble à celle que l'on voit sur les tableaux d'Eylau. La route franchit une petite digue de retenue, les poutres calcinées d'une maison incendiée donnent un air de bataille. Nous sommes en centre-bourg. Notre guide commente rapidement les maisons. On les verra de plus près dans l'après-midi.



Arrêt devant un bâtiment municipal récent où se trouve le musée local. On nous y attend. Au premier étage une salle raconte l'histoire de Friedland. Dans le couloir un grand tableau montre Lannes menant l'assaut sur la ville. L'accueil est très cordial, la responsable du musée est très contente d'avoir la visite des Français. Nous sommes une espèce rare en Prusse orientale, du moins depuis 1813.



Friedland - Terre de la Paix - est une bourgade fondée il y a 700 ans environ par les chevaliers teutoniques qui ont installé une garnison en vue de contrôler le passage sur l'Alle. Elle appartient à la Prusse à partir de 1701. Depuis la deuxième guerre mondiale, elle est russe, rattachée à l'Oblast de Kaliningrad. Son nom a été changé : Pravdinsk, dérivé du mot Pravda – la vérité. Elle s'est organisée progressivement autour d'une muraille médiévale dont il reste un mur de visible.



Les armes de la ville illustrent une vieille légende : un aigle s'empare d'un poisson, allusion à des rapaces qui auraient envahi la ville. Les couleurs du drapeau de la ville sont le bleu du ciel et de l'eau et le jaune du blé.

Des photos et objets, monnaies, racontent l'histoire complexe de la bourgade. En une génération, l'identité a changé puisque toute la population allemande de l'enclave a été déportée et remplacée par des Russes venant de 24 régions différentes. Il est curieux de constater que les nouveaux habitants ont intégré l'histoire ancienne comme si c'était leur propre histoire. Dans un coin Lénine et Staline de plâtre veillent sur des objets réalisés par les enfants.

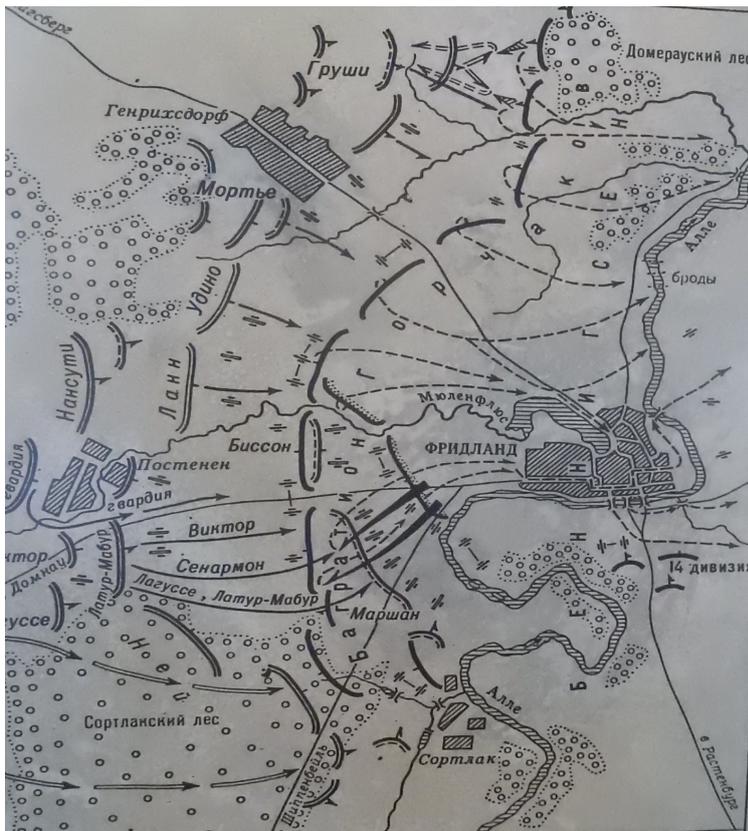




Le maréchal Lannes à l'assaut de Friedland (détails)



La bataille de Friedland fait l'objet d'une vitrine avec une carte très intéressante qui montre la position des batteries russes et françaises. Des médailles commémoratives rappellent les divers anniversaires de même que des photos de reconstitutions. C'est un musée local, aux moyens modestes, mais qui fait ressortir la complexité de l'histoire du territoire. La responsable a très bien su nous intéresser. Elle nous explique un peu les divers sites à voir. Autrefois il y avait plus de monuments. Les destructions de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale en a fait disparaître certains. Les touristes sont très rares ici, les Allemands originaires de Prusse-Orientale viennent retrouver leurs racines, ce sont à peu près les seuls visiteurs. Nous sommes loin de la France, dans un territoire peu accessible. Mais cette année d'autres groupes d'amis napoléoniens viendront en juin pour le bicentenaire. Il n'y a rien à vendre, ni cartes postales, ni objets, ni souvenirs. C'est encore le monde soviétique.



Prolongeant son accueil la responsable du musée nous amène sur le gué qui a servi de chemin de repli à l'armée de Bennigsen. Il est situé à hauteur de Kloschenen à 1500 mètres au nord de la ville. Depuis la route, un petit chemin mène au site du gué. L'Alle est large de 20 à 30 mètres à cet endroit, en été la profondeur d'eau est de 1,50 mètres environ, la pente d'accès est moins abrupte que la pente de sortie. La rivière est un peu encaissée. Le passage n'a pas dû être facile même si un seul canon aurait été abandonné sur la rive. En bavardant, on imagine la difficulté de l'opération sous le feu des Français. Parler d'opération est impropre puisque c'était plutôt une débandade, les unités refluant en désordre pour se mettre à l'abri sur la rive opposée tenue par des canons et quelques troupes russes. L'étroitesse de l'accès et la forte inclinaison de la pente de sortie ont sans doute provoqué un embouteillage et constitué un piège. On comprend que des unités aient cherché à sortir du piège en longeant la rive gauche pour passer plus au nord.



Certains d'entre nous prennent un peu de terre comme à Eylau et même un peu d'eau de l'Alle. Le courant est vif même s'il y a de la neige et de la glace sur les bords. Les commentaires vont bon train, l'état-major discute à nouveau, évalue la difficulté, ne se hasarde pas à traverser à gué, conclut, tourne le dos et remonte la piste. Au loin, à gauche de l'axe de la route, on aperçoit le clocher carré.



Il fait très beau en dépit du froid vif, c'est agréable. Mais, midi est passé, la troupe a faim ; tourne les talons et va se réchauffer dans l'autobus. On dépose notre guide à son musée et pour la remercier, au nom du groupe, je lui donne une cuvée Napoléon, un Brouilly du château de Bluizard sélectionné par la délégation lyonnaise du Souvenir Napoléonien. Thierry Choffat me dit que la bouteille (vidée), avec son étiquette à l'effigie de Napoléon, finira peut-être au musée.

Repas pris dans un restaurant-boîte de nuit, chez Mema, nous saluons Koutouзов, ou au moins son puissant buste. Il n'est pas venu à Friedland, mais c'est le héros russe de la guerre patriotique, il a une avenue partout, un peu comme Clemenceau, De Gaulle et Leclerc de Hauteclouque chez nous.

